

à elle seule, auraient dû recevoir les hautes fonctions de femme de charge.

En vertu de raisonnements de ce genre, Justine Landry se regarda comme dépos-édée, tranchons le mot, comme spoliée : elle ne négligea aucune occasion de le faire sentir à Périne, et le fit d'une façon si inconvenante, si brutale, si persistante, que la comtesse s'en aperçut et, malgré les supplications de Périne qui demandait grâce pour son enuemie, mit à la porte Justine Landry.

Le jour même du départ de cette dernière, la femme de Jean Rosier témoignait à Mme de Kéroual ses vifs regrets de ce qui venait de se passer.

—Ne regrettez rien lui répondit la comtesse. Cette créature, en vous manquant, me manquait à moi-même. Je ne pouvais tolérer ses insolences et je suis ravi de ne plus la voir.

—Mais enfin, répliqua Périne, voilà madame la comtesse dans l'embarras à cause de moi.

—Embarras fort peu grave, je vous assure. Le service de Justine Landry n'avait rien de précieux. Il me sera facile de remplacer cette fille.

—Madame la comtesse consent-elle à m'accorder une grâce ?

—Sans aucun doute. Que désirez-vous, Périne ?

—Que madame la comtesse veuille bien ne pas reprendre de femme de chambre et m'autoriser à remplir les fonctions que Justine Landry remplissait auprès d'elle.

Mme de Kéroual fit un geste de surprise.

—Quoi ? s'écria-t-elle. Vous voulez...

—Il n'est rien que je désire davantage.

—Songez-y donc, le service de femme de chambre est très-assujétissant.

—Tant mieux, car il me procurera plus souvent l'occasion d'être auprès de madame la comtesse.

—Songez aussi que je n'ai personne à qui je puisse confier, à votre défaut, la surveillance de la maison.

—Si madame la comtesse y consent, je garderai cette surveillance, et je serai tout à la fois femme de charge et femme de chambre.

Périne levant ainsi tous les obstacles, il n'y avait qu'un parti à prendre, celui d'accepter, et c'est ce que fit Mme de Kéroual.

Quant à Jean Rosier, aussitôt qu'il fut guéri complètement et que le docteur Perrin eut déclaré qu'il pouvait entreprendre les plus longues courses sans risque pour sa jambe, il revêtit avec transport la culotte de velours à côtes, les gros souliers, les longues guêtres de cuir et la veste de drap noir à boutons armoriés, et il remplit avec un zèle et une assiduité dignes des plus grands éloges, les fonctions de garde-chasse assermenté de la comtesse de Kéroual.

Le brave homme se sentait tellement heureux qu'il avait renoncé à la boisson, complètement et presque sans peine.

Quoique le vin et l'eau-de-vie fussent pour ainsi dire à sa discrétion, il ne s'était pas grisé une seule fois depuis son arrivée au château de Rochetaille.

Depuis l'aube jusqu'au soir il parcourait les bois, ne manquant guère de rapporter de ses longues battues quelque lièvre ou deux ou trois perdreaux.

Bien souvent même il se levait au milieu de la nuit, afin de faire une ronde supplémentaire dans le parc. Il avait, en un mot, le fanatisme de son service.

La comtesse de Kéroual sentait grandir de jour en jour la confiance et l'affection que lui inspirait Périne.

Marthe et Georgette devenaient de plus en plus inséparables.

Deux ou trois mois s'écoulèrent dans un calme profond ; le bonheur semblait régner au château de Rochetaille et rien n'annonçait que le ciel pur et radieux dût se couvrir bientôt de nuages sombres.

Un matin, le facteur rural, qui ne manquait jamais de passer entre neuf et dix heures en faisant sa tournée, apporta plusieurs lettres pour Mme de Kéroual. L'une d'elle était timbré de Paris. Un large cachet de cire rouge armoiré fermait son enveloppe épaisse.

Périne se trouvait dans la chambre de la comtesse au moment où ces lettres lui furent remises.

Mme de Kéroual les prit d'abord avec indifférence, mais en reconnaissant l'écriture tracée sur l'enveloppe aristocratique que nous venons de décrire, une exclamation s'échappa de ses lèvres et la plus vive rougeur colora son visage habituellement d'une pâleur mate et à peine rosée.

D'une main fiévreuse elle rompit le cachet ; ses regards dévorèrent avidement le contenu de la lettre ; quand elle eut achevé cette rapide lecture, elle la recommença, et l'expression de la joie la plus vive rayonna dans ses yeux.

—Madame la comtesse reçoit une bonne nouvelle, demanda la femme de Jean Rosier avec cette familiarité respectueuse à laquelle Léonie de Kéroual l'avait habituée.

—Une excellente nouvelle, en effet, répondit la jeune femme en souriant. Mon cousin Gontran m'écrit qu'il arrive aujourd'hui.

—M. le baron de Strévy ? fit Périne qui connaissait ce nom pour l'avoir entendu prononcer plus d'une fois par les domestiques du château.

—Lui-même. Il a dû partir hier au soir par la malle-poste : il sera ici à quatre heures de l'après-midi.

—M. le baron vient de Paris ?

—Oui, et sa lettre me donne l'espoir qu'il passera dans notre solitude la plus grande partie de l'automne.

Ceci fut dit avec une expression de joie profonde qui n'échappa point à Périne.

—Si madame la comtesse veut bien m'indiquer l'appartement qu'elle destine à M. le baron, reprit-elle, je vais m'occuper d'y tout mettre en ordre.

—Venez, répliqua Mme de Kéroual, je veux partager cette tâche avec vous.

La comtesse conduisit Périne à un délicieux petit appartement, situé à l'extrémité de la galerie qui desservait le premier étage du château. La femme de Jean Rosier n'avait jamais franchi le seuil de cet appartement dont Léonie conservait la clef, et qui se composait d'un salon grand comme un boudoir, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette.

Périne fut frappée de l'extrême fraîcheur et de l'exquise coquetterie de ces trois pièces qui ressemblaient beaucoup plus au sanctuaire intime d'une femme à la mode qu'au logis destiné à recevoir un homme.

Les murailles et les plafonds tendus de toile perse, les meubles arrondis et capitonnés, les parquets recouverts d'un tapis de haute laine, touffu comme un gazon, donnaient à cet intérieur un aspect d'élégance raffinée et féminine.